

# Souvenirs d'Antoine Pradeau

*Dans les livres d'histoire, les dictionnaires, la guerre de 1914-1918 se résume souvent à des noms fameux de batailles et de généraux, de défaites et de victoires.*

*L'inhumaine réalité de la guerre, ce sont des hommes qui l'ont vécue, sans connaître les intentions des stratèges qui les jouaient comme des pions sur un échiquier géant, seuls, avec la souffrance et la mort.*

*En janvier 1987, Monsieur Antoine PRADEAU, domicilié à Saint Maurice-les-Brousses, ancien combattant de la guerre 14-18, avait bien voulu répondre à nos questions sur cette tragique partie de l'histoire de notre pays.*

*Grâce à son étonnante mémoire, à 93 ans, il avait évoqué pour nous avec précision et émotion ces cinq années d'enfer vécues sous les bombardements et dans la boue des tranchées, avec ses camarades du 138<sup>e</sup>.*

*Il est décédé le 13 avril 1991.*

*Avec l'autorisation de sa famille, nous reproduisons l'entretien qu'il nous avait accordé et que nous avons déjà publié dans le n° 22 de LCDC, en février 1987.*

## 1. La déclaration de guerre

**- Où étiez-vous quand la guerre de 14 s'est déclarée ?**

- Quand la guerre s'est déclarée, j'étais déjà soldat. J'ai été incorporé au 138<sup>e</sup> régiment d'infanterie de Bellac Magnac-Laval le 12 novembre 1913.

A cette époque, le 138<sup>e</sup> RI dépend de la 46<sup>e</sup> brigade rattachée à la 23<sup>e</sup> Division affectée au 12<sup>e</sup> Corps d'Armée qui appartient à la 4<sup>e</sup> Armée.

Ses principaux officiers étaient au début de la guerre : Lieutenant-Colonel LEFEBRE, Capitaine adjt Major : SOUBIELLE, Chef de musique : GOJJARD, Major de 1<sup>ère</sup> classe : AUGARDE, Lieutenant d'approvisionnement : FLORENCE.

**- Comment avez-vous appris la nouvelle ?**

- Nous, les soldats, nous ne lisons pas les journaux mais nous savions en discutant entre nous, en sortant en ville, que la guerre se préparait. On n'a pas été surpris par la déclaration de guerre.

**- Quelle fut votre première destination ?**

- Nous sommes partis de Magnac-Laval le 5 août au soir pour le Dorat. Le 7 août, notre régiment débarque à Sainte-Menehould, dans la Marne. Puis, à pied, de Ste Menehould, nous nous dirigeons vers la Belgique.

## 2. La retraite de Belgique La bataille de la Marne (août-septembre 1914)

**- Quand avez-vous engagé les premiers combats ?**

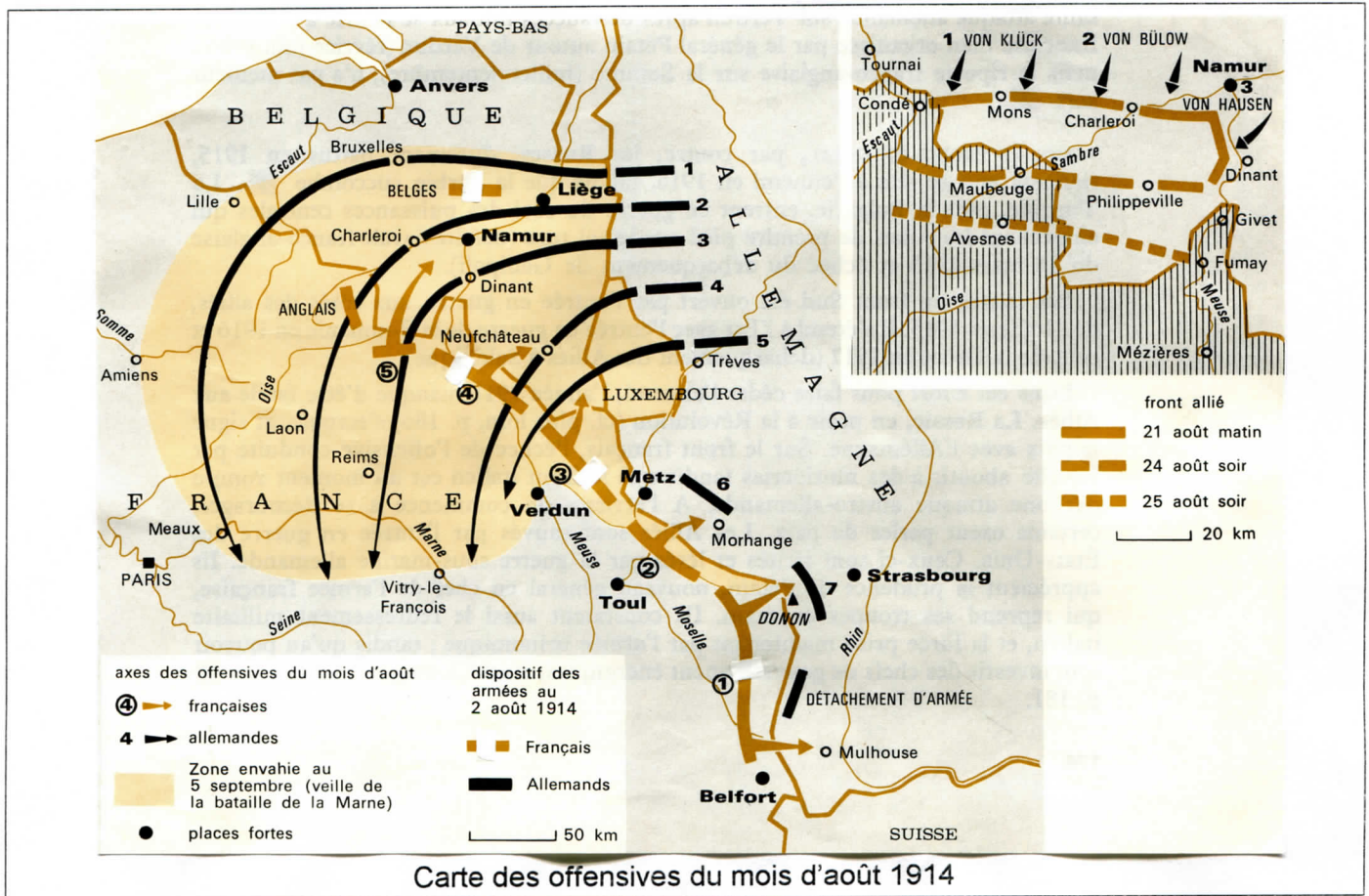
- On a reçu le baptême du feu le 21 août. Après avoir franchi la frontière belge à Villers, nous nous dirigeons sur Pin qui était occupé par les Allemands. C'est là qu'on a donné notre premier assaut mais déjà il y avait des tués.

**- Comment étiez-vous habillés au début de la guerre ?**

- On était habillé avec des pantalons rouges, des képis rouges et une capote bleu marine. On n'était pas à l'aise pour marcher car on était trop chargé.

On a gardé nos pantalons rouges jusqu'au mois de septembre. On nous les a changés pour des pantalons civils, des vestes civiles, en velours, en drap mais par hasard, la capote était toujours l'ancienne capote. Les Allemands eux portaient le casque à pointe, capote grise, pantalon gris...

# soldat de la guerre 1914-1918



Un régiment d'infanterie, en 1914, était composé d'hommes armés d'un fusil à baïonnette, le « LEBEL », et marchant à pied au moment des attaques. Au début de la guerre, deux soldats sur trois étaient dans l'infanterie. Le 138<sup>e</sup> RI était composé de 3 bataillons, chaque bataillon regroupant 4 compagnies.

## - Comment s'est déroulé la retraite de Belgique ?

- Le 22 août, on a avancé vers le Nord, en Belgique de quelques kilomètres mais le lendemain, il a fallu battre en retraite, repasser la frontière belge et le 7 septembre, on stoppe notre retraite à Sompuis, dans la Marne. Puis le 18, on est au repos au camp de Mourmelon.

## - Avez-vous participé à la bataille de la Marne ?

- Et oui. Le 23 septembre, on a reçu l'ordre de prendre le fort de Pompelle, près de Reims. Les combats ont été terribles. Les Boches ont repris deux fois le fort de la Pompelle et le 138<sup>e</sup> l'a repris deux fois. Nous fûmes relevés par le 107<sup>e</sup>.

Le régiment fut réformé car dans ces combats, on y a laissé presque toute notre compagnie. Mais les Boches avaient reçu aussi leur part.

En 1914, les premiers combats en rase campagne ont été très meurtriers. Les charges à la baïonnette étaient impossibles devant les mitrailleuses et sous les tirs de l'artillerie, sans parler de la couleur rouge des pantalons qui faisaient une tache facile à repérer.

## 3. Le début de la guerre des tranchées (octobre 1914)

### - Quand avez-vous commencé à creuser les premières tranchées ?

- C'était en octobre 1914. Les premières tranchées, c'étaient des trous qu'on faisait nous-mêmes avec nos petites pelles. Nous étions alors à Suippes, dans la Marne, entre Auberive

# Souvenirs d'Antoine Pradeau

et la ferme des Wacques. Puis ces tranchées sont devenues des fortifications, en utilisant des sacs de terre, des morceaux de tôle... Nous y sommes restés jusqu'en mars 1915.

De mars 1915 à juin 1915, nous sommes restés en Lorraine pour aménager des tranchées (secteur de Fey-en-Haye).

**- Quand avez-vous eu votre première permission ?**

- J'ai eu ma première permission en août 1915. J'ai revu pendant 5 jours mes parents. J'étais content. Pour repartir, mon père m'a ramené à la gare du Vigen. On était obligé, on avait le cœur gros.

**- Vos parents se rendaient-ils compte de ce qui se passait ?**

- Non. Nous étions trois frères sur le front. Un qui était dans les territoriaux et l'autre qui dès les premiers jours de la guerre a été tué. On n'a jamais eu de ses nouvelles. Il a été porté disparu. Il était tout jeune. Il avait 28 ans.

## 4. Le 138<sup>e</sup> dans le Pas-de-Calais (juillet 1915 – mars 1916)

**- Quel était votre poste ?**

- Après ma première permission, on est parti dans le Pas-de-Calais, près d'Arras. J'étais au fusil-mitrailleur, premier tireur, en première ligne. On faisait, par équipe de deux, deux heures de faction, dans un petit poste situé en avant de la tranchée.

Toutes les deux heures, c'était la relève. Ceux qui étaient au repos dormaient dans des cagnas, des abris creusés sous la terre.

**- Etiez-vous près des lignes allemandes ?**

- On était très près des lignes ennemies. On a attaqué plusieurs fois mais le front n'a jamais beaucoup bougé.

**- Comment s'effectuait le ravitaillement ?**

- Nous allions chercher notre ravitaillement à Sainte Catherine, près d'Arras. Nous y allions chacun notre tour, la nuit, dans la boue. S'il ne pleuvait pas, ça allait. Sinon, on revenait avec de la soupe froide et du pain recouvert de terre.

**- Que mangiez-vous ?**

- On a toujours eu à manger. C'étaient des pommes de terre, des fayots. Ce n'était ni mauvais ni bon. Par hasard, les lentilles et les pois cassés étaient moins bons.

**- Le tabac et la gnole ?**

- On a manqué de tabac pendant la retraite de Belgique mais pas dans les tranchées. Quant à la gnole, je n'en buvais pas beaucoup. Mais quand de jeunes soldats voulaient faire le coup de main dans les tranchées des Boches, ils buvaient de la gnole.

la gnole : eau-de-vie qui contenait parfois de l'éther ou d'autres drogues pour que les soldats se rendent moins compte du danger.

**- Avez-vous fait la chasse aux rats ?**

- On les chassait car on ne voulait pas se faire mordre. Quand on en voyait, on essayait de les rattraper. C'était dans les cantonnements qu'il y avait de gros rats. Quand on dort, c'était dégoûtant ces rats qui passaient sur nous. Mais ce qui attirait les rats dans les tranchées, c'étaient les morts qui étaient dessous.

**- Et les poux ?**

- Quand on était au repos, on essayait de tuer les poux. Je ne les aimais pas beaucoup moi les poux et les autres non plus. Mais on était obligé d'en avoir.

**- Pouviez-vous vous changer de linge dans les tranchées ?**

- Non. Si on restait trois semaines dans les tranchées, on gardait nos vêtements trois semaines. Dans les tranchées, on ne pouvait ni se déshabiller, ni se laver.

# Souvenirs d'Antoine Pradeau

Bureau de recrutement qui a établi le livret.		1 LIMOGES		7	
NOM écrit en l'état.		Pradeau			
PRÉNOMS:		Antoine			
SURNOMS:					
ÉTAT CIVIL.	Né le	24 juin 1893			
	à	Vigier			
	canton d.	Limoges			
	département d.	H. & Vienne			
	résidant à	Vigier			
	canton d.	Limoges			
	département d.	H. & Vienne			
	Profession d.	Cultivateur			
	Fils de	Antoine			
	et de	Denis mortel			
domiciliés à	Vigier				
canton d.	Limoges				
département d.	H. & Vienne				
Marié le					
à					
alors domiciliée à					
département d.					
Autorisation du Conseil d'administration en date du					
BUREAU DE RECRUTEMENT et NUMÉRO AU REGISTRE MATRICULE.		PARTIE DE LA LISTE de recrutement cantonal.		NUMÉRO de la LISTE MATRICULE.	
LIMOGES					
2420		1 <sup>er</sup>			
Affaires auxquelles l'homme a pris part.					
Blessures, actions d'éclat, citations.		bâti à l'É. du Regt n° 593 du 22-11-14 "Bon soldat, brave et vaillant dans le combat, a toujours donné depuis le début de la campagne entière satisfaction à ses chefs" (Croix de Guerre)			
Décorations.		Reproduction des pages 1 et 7 du livret mili- taire de M. A. PRADEAU			

## 5. La bataille de Verdun (avril 1916 – juin 1916)

- Votre régiment a-t-il pris part à la bataille de Verdun ?

- Oui. Je me souviens de la côte du Poivre. On ne faisait pas de tranchées. On allait se cacher dans les trous d'obus. On attendait l'ennemi et l'ennemi nous attendait. Ça éclatait de tous les côtés. On restait parfois 12 heures dans des trous d'obus sans lever la tête. On ne restait que 2 ou 3 jours de suite en premières lignes.

- Y a-t-il eu des tentatives de mutineries ?

- Pas de mutinerie dans mon régiment. On pensait tous à la fin de la guerre. On disait : ça finira bien un jour.

Quand j'allais à l'école, nos maîtres nous parler souvent de la guerre de 1870, de l'Alsace et de la Lorraine que nous avions perdues et qu'il fallait reprendre aux Allemands. On était content de pouvoir gagner la guerre mais tous avaient peur. Quant au moral, certains avaient bon moral, d'autres non.

- Y avait-il une haine contre les soldats allemands ?

- Les soldats allemands faisaient comme nous. Aux prisonniers allemands, on ne leur disait rien. On savait qu'ils en bavaient comme nous. Au début, il y avait un peu de haine car nous l'avions apprise à l'école.

- Avez-vous été gazé ?

- On a été gazé une seule fois, pas très fort, dans la Marne, lorsque les gaz on été utilisés pour la première fois par les Allemands mais il a

# Souvenirs d'Antoine Pradeau

beaucoup de régiment qui ont été gravement gazés. On a eu de la chance d'éviter cela.

Le gaz utilisé était l'ypérite, gaz asphyxiant qui attaque les muqueuses des voies respiratoires et la peau. Il est mortel.

## 6. L'Aisne, La Somme, La Champagne (juillet 1916 – octobre 1917)

*Au début du mois de juillet 1916, le 138<sup>e</sup> RI est reparti dans différents secteurs de l'Aisne.*

*Le 11 novembre, le régiment s'installe dans le secteur marécageux de Biaches dans la Somme où tout est à organiser malgré la pluie battante et les bombardements de l'ennemi.*

*Le 28 janvier 1917, le 138<sup>e</sup> retrouve la Champagne au secteur de Souain. Il y repousse plusieurs coups de main ennemis. Relevé le 7 octobre 1917, le régiment est remis à l'instruction à Villers en Tardenois.*

*Pendant ces huit mois, il a perdu : 30 gradés et soldats tués, 129 blessés, 68 soldats et gradés disparus.*

**- Comme vous changiez souvent de secteur, comment vos parents faisaient-ils pour vous écrire ?**

- Ils avaient mon adresse. C'étaient des secteurs postaux. Moi, c'était :

Antoine PRADEAU  
11<sup>e</sup> compagnie  
138<sup>e</sup> RI  
Secteur postal 90

L'expédition des lettres du soldat vers la famille ou de la famille vers le soldat était gratuite. On indiquait, à la place du timbre : F.M., ce qui signifiait : Franchise Militaire. Un secteur postal constituait une adresse postale attribuée par le Service de La Poste aux armées pour conserver le secret des stationnements des troupes.

**- Aviez-vous le droit d'écrire ?**

- Ah, bien sûr, même de recevoir des lettres. On recevait les lettres au bout de dix, quinze jours. On pouvait écrire ce qu'on voulait.

Nos lettres étaient parfois ouvertes. Par hasard, nous n'avions pas le droit de dire où nous nous trouvions. Pendant la retraite de Belgique, je n'ai pas eu le temps d'écrire. Mes parents avaient écrit à ma compagnie pour demander si je n'étais pas mort.

**- Vous souvenez-vous d'une des chansons de la guerre ?**

- Je ne me souviens que d'un couplet :

« Huit jours son passés  
Repos terminé  
Faut remonter aux tranchées  
Si les ciblots ont la vie rose  
Mais pour nous  
Ce n'est pas la même chose

C'est un officier  
De chasseurs à pied  
Qui vient pour nous relever  
Dans la nuit sombre  
Sous la pluie qui tombe  
Nos petits chasseurs  
Viennent chercher leur tombe.

Adieu la vie  
Adieu l'amour  
Adieu toutes les femmes  
C'est pas fini  
C'est pour toujours  
De cette guerre infâme.

C'est dans la Somme  
Sur le plateau  
Qu'on va laisser sa peau.  
Nous sommes tous des condamnés  
Nous sommes les sacrifiés... »

On la chantait sur la Somme. C'était un soldat de ma compagnie qui avait écrit les paroles et la musique ; c'était une chanson interdite.

# soldat de la guerre 1914-1918

## 7. La campagne d'Italie (novembre 1917 – novembre 1918)

- Etes-vous toujours resté sur le même front ?

- Non. En septembre 1917, on est parti en Italie. Nous sommes passés à Vintimille le 16 novembre puis on a débarqué à Vérone. Puis à pied, on est allé à Vicence où on est resté deux ou trois jours et enfin on est arrivé sur la rive droite du Piave.

- Avez-vous livré des combats importants ?

- Au début, peu. Au mois de juin 1918, le 15, le 78<sup>e</sup> est attaqué par les Autrichiens. L'attaque a duré 24 heures. Ils n'ont pas pu arriver aux tranchées du 78<sup>e</sup>. On nous a amenés le soir pour relever le 78<sup>e</sup> mais celui-ci a voulu garder ses honneurs et il n'a pas voulu laisser sa place.

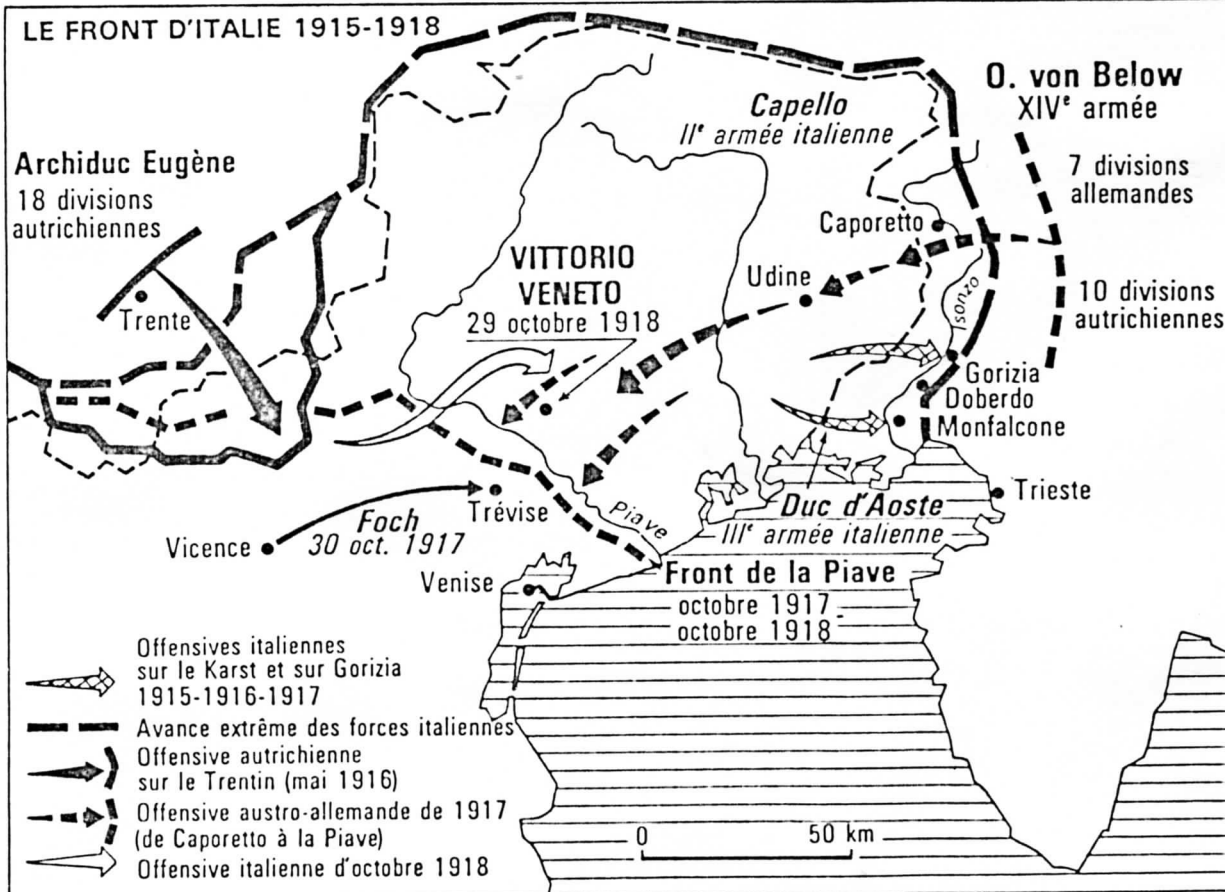
La campagne d'Italie : Le 24 octobre 1917, les Italiens, battus à Caporetto, laissent 293 000 prisonniers et des stocks d'armes, de munitions et de vivres aux armées austro-allemandes qui tentent d'entrer en Italie par la vallée du Piave. Pour aider les Italiens, les Alliés décident l'envoi de renforts franco-anglais. Le 138<sup>e</sup> RI en faisait partie.

- Y avait-il des soldats italiens avec vous ?

- Il y avait des soldats de l'armée italienne mais aussi une armée anglaise.

- Aviez-vous droit à des permissions ?

- Oui. On avait des permissions de cinq jours. J'ai échappé à la mort lors de ma première permission d'Italie. Je devais prendre un train de permissionnaires pour rentrer en France. mais comme il était bondé, je n'y suis pas monté. Quelques heures plus tard, ce train a déraillé dans une descente ; les freins avaient lâché dans une descente. Il y avait eu de nombreux morts dont deux camarades de ma compagnie.



# Souvenirs d'Antoine Pradeau

L'accident de train dont se souvient Monsieur Antoine Pradeau eut lieu le 13 décembre 1917 sur la commune de Saint Michel-de-Maurienne, en Savoie. Le train, en provenance d'Italie, transportait 985 permissionnaires. Sous le tunnel du Mont-Cenis, première alerte : le convoi s'immobilise après la rupture d'un frein. A Modane, protestant contre le mauvais état des freins et l'absence d'une motrice arrière, le mécanicien refuse de démarrer. Rappelé vertement à l'ordre par son supérieur qui craint une mutinerie, il lance à contrecœur sa machine. Quelques kilomètres plus loin, c'est le drame : privé de freins, le train-bolide dévale la descente de Modane dans un fracas épouvantable. Puis, au pont de Sussaz, la voiture de tête déraile, s'écrase contre un pilier et les autres voitures s'enchevêtrent inextricablement... Gênés par l'incendie, qui s'est déclaré, les secours retireront des carcasses 421 victimes carbonisées et affreusement mutilées. Aucun journal de l'époque ne mentionne ce drame, à cause de la censure militaire.

## **- Quand les combats ont-ils cessé ?**

- La Toussaint 1918 approchait. On ne devait pas rester comme ça. On avait entendu parler que ça devait finir d'un côté ou de l'autre. Dans la nuit du 26 au 27 octobre, le 107<sup>e</sup> passe le fleuve mais le pont est coupé. Après c'était au tour du 138<sup>e</sup> qui devait établir une tête de pont. On a réparé le pont dans la nuit du 27 au 28 et à l'aube, on passe le fleuve. Les Autrichiens ont tiré pas mal d'obus mais ça n'a pas touché le pont. On avait aussi deux cours d'eau à franchir à pied. Il ne fallait pas avoir peur car l'eau nous montait jusqu'aux genoux.

A dix heures, on devait attaquer, ce qui a été fait. C'était la 10<sup>e</sup> compagnie qui devait attaquer la première et la 11<sup>e</sup> compagnie était derrière en renfort. Il y a eu quelques blessés mais les Autrichiens commençaient à se rendre. A onze heures, l'attaque était finie. On était tout mouillé. heureusement qu'il y avait un beau soleil.

Les Autrichiens se sont rendus le jour de la Toussaint, le 1<sup>er</sup> novembre. Il y avait plus de 2000 prisonniers. Mais nous avons continué à marcher sur ces montagnes, de sommet en sommet, très difficilement.

## **- Quand les Autrichiens ont-ils signé l'armistice ?**

- On a avancé jusqu'au 8 novembre, date à laquelle les Autrichiens ont signé l'armistice avec les Italiens. On nous a dit alors qu'en France, il

n'y en avait que pour quelques jours. Le 11, on a appris par la radio la signature de l'armistice en France.

## **8. La fin de la guerre (novembre 1918 – août 1919)**

### **- Avez-vous attendu longtemps avant d'être libéré ?**

- Je n'ai été libéré que le 30 août 1919 !! les plus vieux, ceux qui étaient mariés, ont été libérés les premiers. J'étais célibataire.

### **- Qu'avez-vous fait après la signature de l'armistice ?**

- Après l'armistice, on est revenu en arrière et on a passé l'hiver près de Milan. On restait trois semaines dans un village puis on changeait. On avait des permissions de 7 jours, plus fréquentes que pendant la guerre.

### **- Quand avez-vous quitté l'Italie ?**

- On a quitté l'Italie le 20 février 1919 et on est arrivé à Reims. Nous y sommes restés jusqu'en juillet 1919. J'étais en permissions quand le régiment est revenu à Bellac, à la caserne des Vieux-Blats.

### **- Comment s'est passé le retour à la vie civile ?**

- Je suis revenu vivre avec mes parents. Je me suis réhabitué à la vie civile. Ce n'était plus la même vie. J'étais content d'avoir fait toute cette guerre sans avoir une seule blessure.

Je me suis marié au mois de décembre 1919 et j'ai continué mon métier d'agriculteur.

Soixante-dix après, je revois encore – surtout la nuit – mes camarades, pas tout le régiment bien entendu, mais les camarades de ma section. J'ai retrouvé le nom de l'un d'entre eux ce matin ; il s'appelait Pouyaud.